

Augustin et l'*Hortensius* de Cicéron *Confessions* III, 4, 7 - 5, 9

a) Pourquoi ce thème ?

- ... *et surgere coeperam, ut ad te redirem* (§ 7)

- l'importance de l'*Hortensius* dans l'œuvre d'Augustin

Cf. « Augustin et l'*Hortensius* de Cicéron. Notes de lectures », inédit de G. MADEC† mis au point et complété par I. BOCHET, dans I. BOCHET (éd.), *Augustin philosophe et prédicateur. Hommage à Goulven Madec*, Paris, 2012, p. 197-294.

b) La fécondité d'une lecture

- Un paradoxe : c'est par la lecture d'un auteur païen qu'Augustin commence à revenir à la foi chrétienne.

Les *Confessions* : un itinéraire qui mène des lectures païennes à la lecture de l'Écriture.

Retractationes II, 6, 33, BA 12, p. 460-461 :

a primo usque ad decimum de me scripti sunt, in tribus ceteris de scripturis sanctis, ab eo quod scriptum est: "in principio fecit deus caelum et terram" [Gn 1,1], usque ad sabbati requiem.

« Du premier au dixième livre, il est question de moi ; dans les trois autres livres, il s'agit des Écritures saintes depuis ces mots : "Au commencement Dieu créa le ciel et la terre", jusqu'au repos du sabbat. »

- Une réflexion sur l'acte de lecture

1. De la lecture de l'*Hortensius* à celle de l'Écriture

a) *Confessions*, III, 4, 7 - 5, 10

Plan :

- § 7 : l'effet de la lecture de l'*Hortensius*

- § 8 : retour sur cette expérience à la lumière du présent

- § 9 : déception à la lecture de l'Écriture

• § 7 : l'effet de la lecture de l'*Hortensius*

... usitato iam discendi ordine perueneram in librum cuiusdam Ciceronis, cuius linguam fere omnes mirantur, pectus non ita. sed liber ille ipsius exhortationem continet ad philosophiam et uocatur Hortensius. ille uero liber mutauit affectum meum...

« en suivant le cycle normal des études, j'en étais arrivé au livre d'un certain Cicéron, dont on admire plus généralement la langue que le cœur. Ce livre contient une exhortation à la philosophie ; il est intitulé l'*Hortensius*. Cette lecture transforma ma sensibilité... »

- *cuiusdam Ciceronis* : « un ouvrage d'un certain Cicéron »

// *quidam eorum nobilissimus philosophus Plato* (*De consensu euangelistarum* 1, 35, 53).

M. TESTARD, *Saint Augustin et Cicéron*, Paris, 1958, t. 1, p. 17 :

« On voit les deux sens possibles du *cuiusdam*, qui ne modifient pas l'intelligence générale du passage ; un sens péjoratif serait attaché au Cicéron de l'opinion commune, qui n'est point le Cicéron d'Augustin, et ce mépris met en valeur le jugement personnel de l'évêque qui est favorable ; ou bien Augustin souligne le nom de l'auteur bien connu – ou que l'on croit connaître – pour faire ressortir ce qu'il va dire ensuite d'inattendu à son sujet : c'est un philosophe ! Il m'a converti. »

- *pectus / lingua*

Ille uero liber mutauit affectum meum...

« Ce livre changea mes sentiments... »

Viluit mihi repente omnis uana spes et immortalitatem sapientiae concupiscebam aestu cordis incredibili

« Je ne vis plus soudain que bassesse dans mes vaines espérances et je convoitais l'immortelle sagesse avec un incroyable élan de cœur. »

• § 8 : Retour sur cette expérience à la lumière du présent

- Une interprétation rétrospective de l'événement
et nesciebam quid ageres mecum!
 « Et je ne savais pas quelle était ta conduite avec moi »
et ego illo tempore, scis tu, lumen cordis mei, quoniam nondum mihi haec apostolica nota erant...
 « Et moi, à cette époque, tu le sais, toi, lumière de mon cœur, j'ignorais encore ces paroles de l'apôtre... »
- Une convergence entre l'enseignement de l'Hortensius et celui de l'Écriture :
 - *Hortensius* : *amor sapientiae* // Job 12, 13

La philosophie comme *amor sapientiae* :

* *Conf.* 3, 4, 8 :

Amor autem sapientiae nomen graecum habet philosophiam, quo me accendebant illae litterae.

« L'amour de la sagesse s'appelle en grec philosophie, et c'est de cet amour que ce livre m'enflammait. »

* *C. Iulianum* IV, 14, 72, PL 44, col. 774 :

Obsecro te, non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana, quae una est uera philosophia, quandoquidem studium uel amor sapientiae significatur hoc nomine. Vide enim quid in Hortensii dialogo dicat Tullius.

* BOËCE, *De differentiis topicis*, II, PL 64, col. 1187D-1188A :

Si quaeratur utrum philosophiae studendum sit, erit argumentatio talis ; philosophia amor sapientiae est, huic studendum nemo dubitat studendum igitur est philosophiae ; hic enim non diffinitio rei, sed nominis interpretatio argumentum dedit, quo Tullius etiam in Hortensio in eiusdem philosophiae usus est defensione.

// Job 12, 13 (VL) : *apud te est sapientia*

• *Hortensius* : la critique des philosophes // Col 2, 8-9

Sunt qui seducant per philosophiam magno et blando et honesto nomine colorantes et fucantes errores suos, et prope omnes, qui ex illis et supra temporibus tales erant, notantur in eo libro et demonstrantur...

« Il est des hommes qui se servent de la philosophie pour tromper, et de ce nom si grand, si séduisant, si vénérable, ils colorent et fardent leurs erreurs. Or, presque tous les prétendus sages de son temps ou des siècles antérieurs, l'auteur de l'*Hortensius* les censure, il les fait connaître... »

// Col 2, 8-9 : *uidete, ne quis uos decipiat per philosophiam et inanem seductionem secundum traditionem hominum, secundum elementa huius mundi et non secundum Christum, quia in ipso inhabitat omnis plenitudo diuinitatis corporaliter.*

« Prenez garde qu'on ne vous prenne au piège de la philosophie et de ses vaines séductions, suivant la tradition des hommes, suivant les rudiments de ce monde, et non pas suivant le Christ ; car c'est en lui qu'habite toute la plénitude de la divinité corporellement. »

- la Sagesse = le Christ

et hoc solum me in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Christi non erat ibi.

« Une seule chose ralentissait un peu cette grande flamme : le nom du Christ n'était pas là. »

• § 9 : déception à la lecture de l'Écriture

- par sa forme :

sed uisa est mihi indigna, quam Tullianae dignitati compararem.

« Ce livre me parut indigne d'être comparé à la majesté de Cicéron. »

- par son contenu :

• *Sermon* 51, 6, RB 91, p. 27 :

Loquor uobis, aliquando deceptus, cum primo puer ad diuinas scripturas ante uellem afferre acumen discutiendi quam pietatem quaerendi.

« Moi qui vous parle, j'ai été trompé autrefois, quand, encore dans l'enfance, j'ai voulu commencer par appliquer aux Écritures la discussion critique, plutôt que la recherche pieuse. »

Cf. P. COURCELLE, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris, 1950, p. 61.

• *De utilitate credendi* 6, 13 :

sed scilicet intelligentissimi adulescentes et miri rationum exploratores non euolutis saltem illis litteris, non quaesitis magistris, non aliquantu nostra tarditate accusata, non denique uel mediocri corde concesso eis, qui huiusmodi litteras per totum orbem tam longo tempore legi, custodiri tractarique uoluerunt, nihil apud illos credendum putauimus, eorum qui istis inimici infestique sunt uoce commoti, apud quos falsa pollicitatione rationis inaudita milia fabularum credere et colere cogemur.

« Avec toute l'intelligence de notre jeunesse et son étonnant besoin d'enquête rationnelle, sans avoir même feuilleté ces livres, sans chercher de maîtres, sans incriminer tant soit peu notre lenteur d'esprit, sans faire crédit d'un bon sens même ordinaire à ceux qui ont voulu que de tels livres fussent si longtemps lus, conservés, maniés par le monde entier, nous avons jugé qu'il n'y avait là-dedans rien à croire, nous nous sommes laissés impressionner par leurs pires ennemis, qui, par une fausse promesse de justification rationnelle, devaient nous contraindre à croire et à vénérer chez eux-mêmes mille fables inouïes. »

Cf. P. MATTEI, « "Cum agerem annum aetatis undeicensimum". Augustin, l'*Hortensius* et la Bible en 373 (*Confessions*, III, 4, 7 – 5, 9) », *Vita Latina*, 116, 1989, p. 26-36.

b) quelle vérité du récit ?

• autres témoignages sur l'impact de la lecture de l'*Hortensius*

De beata uita, I, 4 :

Ego ab usque undeicesimo anno aetatis meae, postquam in schola rhetoris librum illum Ciceronis, qui Hortensius uocatur, accepi, tanto amore philosophiae succensus sum, ut statim ad eam me ferre meditarer.

« Quant à moi, depuis la dix-neuvième année de mon âge, après que j'eus reçu, à l'école du rhéteur, ce livre de Cicéron qui s'appelle *Hortensius*, je fus enflammé d'un tel amour de la philosophie que je méditais de me livrer aussitôt à elle. »

Soliloquia, I, 10, 17 :

Prorsus mihi unus Ciceronis liber facillime persuasit, nullo modo appetendas esse diuitias, sed si prouenerint sapientissime atque cautissime administrandas.

« Un seul livre de Cicéron m'a très facilement persuadé qu'il ne faut absolument pas désirer les richesses ; mais que, si elles arrivent, il faut les gérer en toute sagesse et prudence. »

Conf. VI, 11, 18 :

Et ego maxime mirabar satagens et recolens quam longum tempus esset ab undeicensimo anno aetatis meae, quo feruere coeperam studio sapientiae, disponens, ea inuenta, relinquere omnes uanarum cupiditatum spes inanes et insanias mendaces.

« Et moi, j'étais étonné au plus haut point, en pensant et me remémorant combien de temps il y avait depuis la dix-neuvième année de mon âge où j'avais commencé de bouillonner d'amour pour la sagesse, me disposant, une fois que je l'aurais trouvée, à reléguer tous les espoirs creux des convoitises vaines et leurs folies mensongères. »

Conf. VIII, 7, 17 :

...quoniam multi mei anni mecum effluxerant, forte duodecim anni, ex quo ab undeicensimo anno aetatis meae, lecto Ciceronis Hortensio, excitatus eram studio sapientiae et differebam, contemta felicitate terrena, ad eam inuestigandam uacare, cuius non inuentio, sed uel sola inquisitio iam praeponenda erat etiam inuentis thesauris regnisque gentium et ad nutum circumfluentibus corporis uoluptatibus.

« Bien des années s'étaient écoulées avec moi, peut-être douze ans où, depuis la dix-neuvième année de mon âge, à la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron, j'avais été excité à l'amour de la sagesse ; et je différais de m'adonner à sa recherche, en méprisant le bonheur terrestre, elle dont, non pas la découverte, mais ne serait-ce que la seule recherche doit déjà être préférée aux trésors trouvés, aux royaumes des nations et aux plaisirs du corps qui coulent alentour à leur gré. »

• **qu'appelle-t-on « la vérité d'un récit » ?**

Conf. X, 1, 1 :

“*Ecce enim “ueritatem dilexisti”, quoniam “qui facit” eam, “uenit ad lucem”. Volo eam facere in corde meo coram te in confessione, in stilo autem meo coram multis testibus.*

« “Voici” en effet “que tu as aimé la vérité”, puisque “celui qui fait” la vérité “vient à la lumière”. Je veux faire la vérité dans mon cœur, devant toi, par la confession, mais aussi dans mon livre, devant de nombreux témoins. »

Retractationes II, 6, 1, BA 12, p. 460-461 :

Confessionum mearum libri tredecim et de malis et de bonis meis Deum laudant iustum et bonum, atque in eum excitant humanum intellectum et affectum ; interim quod ad me attinet, hoc in me egerunt cum scriberentur et agunt cum leguntur.

« Les treize livres de mes *Confessions* louent le Dieu juste et bon pour mes bonnes comme pour mes mauvaises actions, et ils excitent vers lui l'esprit et le cœur de l'homme. Tout au moins, en ce qui me concerne, ils ont eu sur moi cette action pendant que je les écrivais et ils l'ont encore lorsque je les lis. »

Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, t. 3, p. 1033 :

« ... ils ne seraient pas selon moi mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants, comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray ; mon livre grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes. »

Pétrarque, *Secretum I*, p. 377 :

« Au milieu de mes orages, je reconnais une certaine trace de ton hésitation, de sorte que, chaque fois que je lis les livres de tes *Confessions*, comme je suis partagé entre deux sentiments contraires, l'espoir et la crainte [...], je pense lire non l'histoire d'un autre, mais celle de ma propre pérégrination. »

Thérèse d'Avila, *Vie de la sainte Mère Thérèse de Jésus* 9, 8, *Œuvres complètes*, p. 62 :

« Lorsque je commençai à lire les *Confessions*, je crus m'y reconnaître ; je me mis à beaucoup me recommander à ce glorieux saint. Quand j'en arrivai à sa conversion et que je lus comment il entendit cette voix dans le verger, on eût dit que le Seigneur me la faisait entendre également à moi, selon ce que sentit mon cœur. »

2. Des lectures païennes à la lecture de l'Écriture

a) une séquence similaire en *Confessions VII*

- VII, 9, 13-15 : lecture de certains livres des platoniciens traduits du grec en latin

- VII, 10, 16 - 17, 23 : l'expérience de Dieu faite à la suite de cette lecture

- VII, 18, 24 : la recherche de la voie, c'est-à-dire du Christ

Et quaerebam uiam comparandi roboris, quod esset idoneum ad fruendum te, nec inueniebam, donec amplecterer mediatorem dei et hominum, hominem Christum Iesum [1 Tm 2,5].

« Et je cherchais la voie pour acquérir la vigueur qui me rendrait capable de jouir de toi ; et je ne trouvais pas, tant que je n'avais pas embrassé "le Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ".

- VII, 21, 27 : la lecture de l'Écriture, en particulier des épîtres de Paul

Itaque audissime arripui uenerabilem stilum spiritus tui et prae ceteris apostolum Paulum...

« Je me saisis donc avec la plus grande avidité des œuvres vénérables de ton Esprit, et avant toute autre, de celles de l'apôtre Paul... »

G. MADEC, *La Patrie et la Voie*, Paris, 1989, p. 45-46 :

« Augustin a eu le sentiment d'aboutir dans sa quête de la Vérité, quand il a pu unir dans la personne du Christ, la Sagesse de l'*Hortensius*, l'Intellect des “livres des platoniciens” et le Verbe du Prologue johannique. »

b) le rôle des lectures païennes

• **Toute vérité a sa source en Dieu**

De doctrina christiana II, 18, 28, BA 11/2, p. 180-181 :

Immo uero quisquis bonus uerusque christianus est, domini sui esse intellegat, ubicumque inuenerit, ueritatem...

« Que tout bon et vrai chrétien comprenne que la vérité, où qu'il la trouve, appartient à son Seigneur »

De doctrina christiana II, 40, 60, BA 11/2, p. 226-227 :

Philosophi autem qui uocantur, si qua forte uera et fidei nostrae accommodata dixerunt, maxime Platonici, non solum formidanda non sunt, sed ab eis etiam tamquam ab iniustis possessoribus in usum nostrum uindicanda.

« Quant à ceux qu'on appelle philosophes, si par hasard ils ont émis des idées vraies et conformes à notre foi, tout particulièrement les platoniciens, non seulement on ne doit pas redouter ces idées, mais il faut même les réclamer pour notre usage, comme à d'injustes possesseurs. »

• le bon usage d'une lecture

De utilitate credendi 4, 10 - 5, 11.

3. L'*Hortensius* dans l'œuvre d'Augustin

a) plan proposé par A. Grilli

A. GRILLI, *M. Tulli Ciceronis Hortensius*, Milano-Varese, 1962

L'*Hortensius*, premier ouvrage philosophique de Cicéron, faisait partie avec le *Catulus* et le *Lucullus* d'une trilogie écrite en 46-45. Ce protreptique était inspiré de celui d'Aristote.

Dans le *Prooemium* (fr. 1-7), après la dédicace à Brutus, Cicéron présentait la scène et les personnages : le dialogue était censé avoir lieu dans une villa de Lucullus, en 62 ou 61, dans la région de Naples, plutôt que de Tusculum. Le corps de l'ouvrage comportait deux parties : un débat (fr. 8-53), puis un discours suivi de Cicéron (qui était le protreptique proprement dit ; fr. 54-115).

1. Le débat

Catulus commençait en dissertant sur le plaisir que procure la poésie (fr. 8-10). Lucullus répliquait en disant qu'il faut préférer l'histoire (fr. 11-16). Hortensius intervenait pour donner la palme à l'éloquence (fr. 17-18). Catulus répliquait en affirmant l'excellence de la philosophie par rapport à tous les arts (fr. 19-22) ; avis partagé par Cicéron (fr. 23). Hortensius se moquait alors de la dialectique des philosophes (fr. 24-25). Cicéron lui objectait qu'il utilisait ainsi lui-même la dialectique (fr. 26-32). Hortensius poursuivait sa critique des philosophes : ils prônent l'*otium* et ne servent pas l'État (fr. 33-36) ; ils avancent des absurdités et ne font pas ce qu'ils disent (fr. 37-39) ; ils ne s'entendent pas sur la morale (fr. 40-50) ; il en est qui donnent dans le scepticisme (fr. 51). En somme, la philosophie n'est pas la sagesse ; elle est, du reste, récente (fr. 52), et réservée à quelques-uns (fr. 53) : bref, il ne faut pas philosopher.

Cicéron répondait à tout cela, en disant qu'Hortensius philosophait lui-même en prétendant qu'il ne faut pas philosopher (fr. 54, 1) ; récuser la philosophie, c'est récuser la sagesse et ravalier la nature humaine à la sottise (fr. 54, 2) ; s'il est vrai que les philosophes n'égalent pas les politiques, il y a eu pourtant parmi eux des personnalités de grand mérite (fr. 55-56).

2. Le discours suivi

Après avoir réfuté les critiques d'Hortensius, Cicéron, à l'invitation d'un de ses amis (fr. 57), passait à l'éloge de la philosophie, en partant du principe : Nous voulons tous le bonheur. Mais nous ne nous accordons pas sur ce qu'il est (fr. 58-62). Ceux qui estiment que le bonheur est soumis au hasard se trompent (fr. 63) ; et c'est un effet de la perversion de la raison (fr. 64-66). Orata, ce riche jouisseur à qui ne manquait rien de ce qu'on estime des biens, n'était pas heureux ; il vivait dans la crainte de perdre ces biens et il lui manquait la sagesse (fr. 67-73). Rien de ce qui est soumis au hasard n'est un bien véritable, ni la richesse (fr. 74-76), ni la gloire (fr. 77-83), ni le plaisir (fr. 84-87). Pour accéder à la philosophie, beaucoup d'arts sont nécessaires, que la multitude, à cause des soucis de la vie ordinaire, ne peut acquérir ; l'accès à la philosophie est de ce fait réservé à un petit nombre (fr. 88-92). Mais la philosophie, étant

l'amour de la sagesse et rien n'étant plus souhaitable que la sagesse, il faut s'y appliquer. La philosophie exige la pratique de quatre vertus, nécessaires pour accéder au bonheur (fr. 95) : la prudence (fr. 96), la tempérance (fr. 97-98), la force et la justice (fr. 99-105). Mais elle a aussi une visée théorique : elle est recherche de la vérité; et c'est dans cette recherche que le sage est heureux (fr. 106-109). On peut s'en persuader en imaginant ce que serait la vie dans les Îles fortunées (*in beatorum insulis*) : pour y être heureux, pas besoin des vertus ni de l'éloquence ; le bonheur y consiste dans la seule contemplation de la nature ; c'est la vie même des dieux (fr. 110). La philosophie est elle-même le don le plus grand que les dieux ont fait aux hommes, l'unique recours contre les misères de cette vie (fr. 111). Ces misères, selon les poètes et philosophes anciens, sont les châtements de crimes commis dans une vie antérieure ; c'est pourquoi le corps est comme la prison et le tombeau de l'âme. De grands philosophes estiment qu'à la mort l'âme ne s'éteint pas, mais émigre, soit vers le bonheur, soit vers le malheur, suivant ses mérites (fr. 112-114). Si donc nous vivons dans la philosophie, nous avons une grande espérance : si nos âmes sont mortelles, la fin sera paisible, comme le repos de la vie ; ou bien, si nos âmes sont éternelles et divines, l'ascension et le retour au ciel nous seront plus faciles ; quoi qu'il en soit, il nous faut mettre tous nos efforts et nos soins à ces exercices (fr. 115).

b) Le témoignage des livres XIII et XIV du *De Trinitate* sur l'*exhortatio ad philosophiam* de l'*Hortensius*

* *le point de départ de l'argumentation de Cicéron :*

- *De Trinitate*, XIII, 4, 7 : « suae disputationis exordium » : fr. 58 Grilli
- *De Trinitate*, XIII, 5, 8 : fr. 59a Grilli ;

* *la fin du dialogue :*

- *De Trinitate*, XIV, 9, 12 : fr. 110 Grilli
- *De Trinitate*, XIV, 19, 26 : « in fine dialogi Hortensii » : fr. 115 Grilli.

1) Les fragments les plus importants cités dans le livre XIII du De Trinitate

— *De Trinitate*, XIII, 4, 7 :

CC 50A, p. 390-391 : *Itane falsum erit unde nec ipse, – cum academicis omnia dubia sint –, academicus ille Cicero dubitavit, qui cum uellet in Hortensio dialogo ab aliqua re certa, de qua nullus ambigeret, sumere suae disputationis exordium, “beati certe, inquit, omnes esse uolumus” ? Absit ut hoc falsum esse dicamus.* (= fr. 58 Grilli, p. 33).

« Serait-il donc faux le principe dont – alors que tout est douteux pour les académiciens – cet académicien de Cicéron n'a pas douté, lui qui, dans son dialogue *Hortensius*, voulant prendre pour début de son argumentation une certitude sur laquelle personne n'hésiterait, a dit :

“Assurément nous voulons tous être heureux”.

Non ! n'allons pas dire que c'est faux ».

— *De Trinitate*, XIII, 5, 8 :

CC 50A, p. 391-392 : *Nihil dicamus esse beate uiuere nisi uiuere secundum delectationem suam et ideo falsum non esse quod omnes beate uiuere uelint, quia omnes ita uolunt ut quemque delectat. Nam et hoc populo si pronuntiatum esset in theatro, omnes id in suis uoluntatibus inuenirent. Sed hoc quoque Cicero, cum sibi ex aduerso proposuisset, ita redarguit ut qui hoc sentiunt erubescant. Ait enim : “Ecce autem non philosophi quidem, sed prompti tamen ad disputandum, omnes aiunt esse beatos qui uiuant ut ipsi uelint” ; hoc est quod nos diximus : ut quosque delectat. Sed mox ille subiecit : “Falsum id quidem. Velle enim quod non deceat id est ipsum miserrimum ; nec tam miserum est non adipisci quod uelis quam adipisci uelle quod non oporteat”. Praeclarissime omnino atque uerissime !*

« Disons que bien vivre n'est rien d'autre que vivre selon son bon plaisir et que de ce fait il n'est pas faux que tous veuillent vivre heureux, puisque tous le veulent selon ce qui leur fait plaisir. Car si l'on avait proposé cela au peuple dans le théâtre, tous l'auraient trouvé

en leurs volontés. Mais cela aussi Cicéron, se l'étant proposé comme objection, le réfuta de manière à faire rougir ceux qui sont de cet avis. Il dit en effet :

“Mais voici des gens qui ne sont assurément pas des philosophes, mais qui n'en sont pas moins empressés à discuter, qui affirment que sont heureux tous ceux qui vivent comme ils veulent”.

C'est ce que nous avons dit : chacun selon son bon plaisir. Mais lui ajoute aussitôt :

“C'est assurément faux. Car vouloir ce qui ne convient pas, c'est ce qu'il y a de plus misérable ; et il est moins misérable de ne pas acquérir ce que l'on veut que de vouloir acquérir ce qu'on ne doit pas”.

Admirable formule et parfaitement vraie. »

2) Les fragments les plus importants cités dans le livre XIV du De Trinitate

— De Trinitate, XIV, 9, 12 :

CC 50A, p. 438-439 (= fr. 110 Grilli) : *Vtrum autem etiam tunc uirtutes quibus in hac mortalitate bene uiuitur quia et ipsae incipiunt esse in animo qui cum sine illis prius esset, tamen animus erat, desinant esse cum ad aeterna perduxerint nonnulla quaestio est. Quibusdam enim uisum est desituras, et de tribus quidem, prudentia, fortitudine, temperantia cum hoc dicitur non nihil dici uidetur. Iustitia uero immortalis est et magis tunc perficietur in nobis quam esse cessabit. De omnibus tamen quattuor magnus auctor eloquentiae Tullius in Hortensio dialogo disputans : “Si nobis, inquit, cum ex hac uita migrauerimus, in beatorum insulis immortale aeuum, ut fabulae ferunt, degere liceret” quid opus esset eloquentia, cum iudicia nulla fierent ; aut ipsis etiam uirtutibus ? Nec enim fortitudine egeremus, nullo proposito aut labore aut periculo ; nec iustitia, cum esset nihil quod appeteretur alieni ; nec temperantia, quae regeret eas quae nullae essent libidines ; nec prudentia quidem egeremus, nullo delectu proposito bonorum et malorum. Vna igitur essemus beati cognitione naturae et scientia, qua sola etiam deorum est uita laudanda. Ex quo intellegi potest cetera necessitatis esse, unum hoc uoluntatis”.*

Ita ille orator, cum philosophiam praedicaret, recolens ea quae a philosophis acceperat et praeclare ac suauiter explicans in hac tantum uita quam uidemus aerumnis et erroribus plenam esse, quattuor necessarias dixit uirtutes, nullam uero earum, cum ex hac uita emigrabimus, si liceat ibi uiuere ubi uiuitur beata, sed bonos animos sola beatos esse cognitione et scientia, hoc est contemplatione naturae in qua nihil est melius et amabilius ea natura quae creauit omnes ceteras instituitque naturas.

« Mais est-ce qu'alors aussi les vertus par lesquelles on vit bien dans cette condition mortelle et qui commencent à exister dans l'âme qui en était dépourvue auparavant, tout en étant âme, est-ce que les vertus cesseront d'être, lorsqu'elles auront conduit aux réalités éternelles, c'est une question importante. Certains ont estimé qu'elles cesseront ; et, au sujet de la prudence, de la force, de la tempérance, quand on dit cela, il semble bien qu'on ne dise pas rien. Mais la justice est immortelle et elle se parfera alors en nous plutôt qu'elle ne cessera. Pourtant, parlant de toutes les quatre, le grand maître de l'éloquence, Cicéron dit dans le dialogue *Hortensius* :

“Si, lorsque nous aurons émigré de cette vie, il nous était permis, comme l'assurent les fables, de mener une existence immortelle dans les îles des bienheureux, qu'aurait-on besoin de l'éloquence, quand il n'y aurait aucun procès ; ou aussi des vertus elles-mêmes ? En effet, nous n'aurions pas besoin de la force, n'ayant à faire face ni au travail, ni au danger ; ni de la justice, puisqu'il n'y aurait rien à envier à autrui ; ni de la tempérance, qui régirait des passions désormais inexistantes ; nous n'aurions pas besoin de la prudence, puisque nous n'aurions pas à faire face au choix des biens et des maux. Nous serions donc heureux dans la seule connaissance, la science de la nature, par laquelle seule la vie des dieux aussi est louable. Ce qui permet de comprendre que celles-là relèvent de la nécessité, celle-ci seule de la volonté.”

Ainsi ce grand orateur, faisant l'éloge de la philosophie, rappelant ce qu'il avait reçu des philosophes et expliquant avec brillant et agrément, dit que c'est seulement en cette vie dont nous voyons qu'elle est pleine de tourments et d'erreurs, que les vertus sont nécessaires, aucune d'entre elles, en revanche, ne le sera lorsque nous aurons émigré de cette vie, s'il nous est permis de vivre où l'on vit heureux ; mais les âmes bonnes sont heureuses dans la seule connaissance, la science, c'est-à-dire la contemplation de la

nature, dans laquelle il n'y a rien de meilleur et de plus agréable que la Nature qui a créé et institué toutes les autres natures. »

– *De Trinitate*, XIV, 19, 26 :

CC 50A, p. 457-459 (= fr. 115 Grilli) : *Hanc contemplatiuam sapientiam, quam proprie puto in litteris sanctis ab scientia distinctam sapientiam nuncupari dumtaxat hominis, quae quidem illi non est nisi ab illo cuius participatione uere sapiens fieri mens rationalis et intellectualis potest, Cicero commendans in fine dialogi Hortensii :*

“Quae uobis, inquit, dies noctesque considerantibus acuentibusque intellegentiam quae est mentis acies cauentibusque ne quando illa hebescat, id est in philosophia uiuentibus, magna spes est, aut si hoc quod sentimus et sapimus mortale et caducum est, iucundum nobis perfunctis muneribus humanis occasum neque molestam extinctionem et quasi quietem uitae fore, aut, si ut antiquis philosophis hisque maximis longeque clarissimis placuit aeternos animos ac diuinos habemus sic existimandum est, quo magis hi fuerint semper in suo cursu, id est in ratione et inuestigandi cupiditate, et quo minus se admiscuerint atque implicauerint hominum uitiiis et erroribus, hoc his faciliorem ascensum et reditum in caelum fore”.

Deinde addens hanc ipsam clausulam repetendoque sermonem finiens :

“Quapropter, inquit, ut aliquando terminetur oratio, si aut exstingui tranquille uolumus cum in his artibus uixerimus, aut si ex hac in aliam haud paulo meliorem domum sine mora demigrare, in his studiis nobis omnis opera et cura ponenda est”.

Hic miror hominem tanti ingenii, perfunctis muneribus humanis hominibus in philosophia uiuentibus quae contemplatione ueritatis beatos facit, iucundum promittere occasum, si hoc quod sentimus et sapimus mortale et caducum est, quasi hoc moriatur et intercidat quod non diligebamus uel potius quod atrociter oderamus, ut iucundus nobis sit eius occasus. Verum hoc non didicerat a philosophis quos magnis laudibus praedicat, sed ex illa noua academia, ubi ei dubitare etiam de rebus manifestissimis placuit, ista sententia redolebat. A philosophis autem, sicut ipse confitetur, maximis longeque clarissimis, aeternos esse animos acceperat.

« Cette sagesse contemplative, – et je pense que les Lettres saintes la distinguent de la science et l'appellent proprement la sagesse, du moins celle de l'homme, qui ne lui vient que de Celui dont la participation peut rendre véritablement sage l'esprit rationnel et intellectuel –, Cicéron la recommande à la fin du dialogue *Hortensius* et dit : “Vous qui, jour et nuit, observez et aiguisez l'intelligence qui est la pointe de l'esprit, pour éviter qu'elle ne s'é moussse, c'est-à-dire vous qui vivez dans la philosophie, vous avez une grande espérance : ou bien, si l'objet de notre perception et de notre savoir est mortel et caduque, lorsque nous aurons accompli nos tâches humaines, le déclin sera serein et l'extinction sans trouble, ce sera comme le repos de la vie ; ou bien, si, comme l'ont pensé des philosophes anciens, et les plus grands, de loin les plus brillants, nous avons des âmes éternelles et divines, il faut estimer que, plus elles auront toujours suivi leur course, c'est-à-dire la raison et la recherche de la vérité, et moins elles se seront mêlées et liées aux vices et aux erreurs des hommes, plus faciles leur seront la montée et le retour au ciel”.

Ensuite, ajoutant cette même finale, la répétant en finissant son exposé, il dit :

“C'est pourquoi, pour mettre enfin un terme à ce discours, si, ou bien nous voulons nous éteindre tranquillement après avoir vécu dans ces pratiques, ou bien émigrer sans délai de cette demeure vers une autre qui n'est pas meilleure, il nous faut mettre tous nos soins dans ces études”.

Ici, je m'étonne qu'un homme d'une telle intelligence promette, une fois accomplies les tâches humaines, aux hommes qui vivent dans la philosophie, qui rend heureux par la contemplation de la vérité, un déclin serein, si l'objet de notre perception et de notre savoir est mortel et caduque, comme si mourait et disparaissait ce que nous n'aimions pas ou plutôt ce que nous haïssions violemment, de sorte que son déclin nous serait agréable. Mais cela, il ne l'avait pas appris des philosophes qu'il comble de grands éloges ; mais c'est de cette nouvelle académie, où il lui a plu de douter même des choses les plus évidentes, que s'exhalait cette opinion. Des philosophes, en revanche, comme il l'avoue lui-même, les plus grands, de loin les plus brillants, il avait appris que les âmes sont éternelles. »